

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): [s.n.]

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **62 (1924)**

Heft 36

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1924 pour **2 fr. 00**

en s'adressant à l'administration
9, Pré-du-Marché, à Lausanne.



ENTRE NOUS, VOISINE...

De quoi aurai-je l'air ?...

De quoi vous auriez l'air, Voisine, si un beau jour, faisant la nique à la mode, vous suiviez vos propres goûts sans égards pour les siens ? Si vous ne portiez pas, pour lui plaire, des manches courtes en hiver et des cols hauts en été, si vous ne faisiez pas ceci — qui vous gêne ou vous déplaît — parce que cela se fait, si, enfin, vous jettiez aux orties les médiocres petites vanités de l'extérieur pour rechercher plutôt la jolie fierté d'avoir su conserver un intérieur, peut-être modeste, mais confortable parce que basé sur le bon sens et en accord avec le budget qui le régit ? De quoi vous auriez l'air, encore, si vous faisiez passer votre santé — et parfois celle de ceux qui vous entourent — avant des apparences inutiles et qui trompent à peine le public auquel vous sacrifiez tant d'heures précieuses et jusqu'à votre bien-être ? De quoi vous auriez l'air... mais, je pense, d'une femme intelligente, d'une femme libre, née dans un pays libre et qui prétend rester telle !

J'ai souvent pour compagne de route une personne de valeur qui pour des raisons d'hygiène, de santé, ne porte que rarement un chapeau, ayant la tête délicate, et toujours des toilettes d'une simplicité presque en désaccord avec sa situation sociale, car elle donne beaucoup et met en pratique des idées sociales très avancées, très élevées. Je n'ai jamais vu un sourire sur son passage ; une estime parfaite l'accueille en quelle circonstance que ce soit. Son indépendance, faite de dignité et de sincérité, me fait envie et je crois, voisine, qu'il y aurait pour nous un effort à faire de ce côté-là, particulièrement en ce temps qui se ressent encore des troubles de la grande guerre et où l'on va facilement d'un extrême à l'autre. Après tant de privations on s'est un peu grisé de facilités, de luxe et de plaisirs. Et, d'autre part, les brebis de nos troupeaux sont moins pressées de se suivre l'une l'autre que nous ne le sommes de nous imiter entre nous. Pourtant nous sommes autant de cœurs et de figures différentes, nous avons chacune des ressources et des aptitudes particulières... Voisine, les vendanges sont proches, que chacune récolte le fruit de la sienne, et le porte au pressoir tout droit et le vin sera bon.

De quoi vous aurez l'air de ne point regarder dans le seillon d'à côté, et de mener votre af-

faire toute seule, sans caquetages ni embarras?... mais d'une bonne vendangeuse... tout simplement !
L'Effeuilleuse.



ON TSACHAO

Ate que la tsasse que vâ recoumeinci. Hardi tsachão ! On va ein oùre dâi mouettâie de tsin, dâi débordanaie de pêtaïru et dâi : « Diabe m'einlêvâi se l'é pas manquâie ! » Et pu, dein lè cabaret, on va ein oùre racontâ de clião merâillio de tsachão. Vo sêde que, de cotouma, sâvant bin racontâ et que lè brague l'ão cotant pas atant que lo fein lè z'annâie de chèsseresse.

Ion qu'ein savâi contâ et pas poû l'êtâi on certain coo de pê... (M'einlêvâi se vo vu dere de iô l'ire : vo n'âi pas fâyta d'ître tant courieu ! D'ailleu l'è Fridolin que m'a cêin subyâ dein l'orolhie. L'è dan onna tota veretâillia.) Cli coo de pê... (Na, vo lo deri pas) cli coo s'appelâve Cougnedzanlye et l'êtâi tsachão. On coup que bêvassâi quartetta avoué quauque z'amî, l'ão de-sâi dinse :

— On iâdzo, à boun'hâora, l'êtê braquâ ao cêrân coo de boû, ie vâio arrevâ onna lâvra que vègnâi tot bounameint contre mè. L'âovro mon sat ein lo tegneint d'onna man, et pu de l'autra, ie fasé quemet se voliâvo rapertsî ouïe, quemet on sâitâo avoué la manetta de la faux, et quand la bite l'a êtâ bin eimmodâie, adi tegneint mon sat de la man gautse, de la man drâte tserdzo mon pêtaïru et pu... rraou, onna débordounâie... vaitcê la lâvra dein mon sat. Pêsâve veingt-houit lèvre et nâo ceint gramme sein la pi. Adan mè su peinsâ : « T'a bin meretâ de fêre lè dhi z'hâore ! » Prêgno ma botolhie po bâire onna golâie à glouglou, quand vaitcê on tsâmo (chamois) que m'arrevê dessus. Vito on coup de fusi et vaitcê la bite que cliotse et que sê fot bas : ma bâla lâi avâi trossa la piauta gautse de derrâi et travesâ l'orolhie drâte dâo mimo coup.

— Quemet cein sê pâo-te ? fâ quaucon.

— Faut vo dere que clii tsâmo, tot ein correint, s'êtâi grattâ l'orolhie drâte avoué sa piauta gautse justo âo momeint que ma bâla l'è arrevâie... Adan, à l'avi que mè tserdzivo clii bite su mè z'épaule, vaitcê on pucheint sanliar (sanglier) qu'arrevâvo du lo coutset dâo cret âo dissime galop. L'âovressâi on mor quemet lo tunnet dâo Simplion et montrâve dâi deint quemet dâi berle de fochâo. Ne fê ne ion ne dou ; mon fusi l'êtâi dêtserdzi, l'eimpougno la botolhie pè lo mandze et pu...

— Et pu, quaise-tê, dzanlyâo ! que fâ ion dâi bêviâo ein lâi eimpougneint lo bré drâi.

Cougnedzanlye s'arrîte onna menute et repônd :

— T'i onna sêrpeint, se te m'avâi pas rategnâ lo bré, mè rondzâi se ne tyâvo pas oncora clii sanliar avoué lo tyu de ma botolhie !

Marc à Louis.

CE FUT UNE BIEN BELLE FÊTE !

MAINTEANT, c'est décidé, nous n'aurons pas, à Lausanne, le prochain tir fédéral. Faut-il s'en affliger ou s'en féliciter ? On ne sait. Après tout, nous avons le Comptoir. Il est annuel, ça prend moins de place et c'est beaucoup moins bruyant. Conten-tions-nous de ça.

Mais cette question du Tir fédéral, revenant sur le tapis, nous a fait songer à celui de 1876, le dernier qui ait eu lieu à Lausanne. Voilà tout de suite cinquante ans. Comme le temps passe. Ce fut une bien belle fête ! Nous eûmes le privilège de la voir, même d'y participer un brin. Nous avions quinze ans, alors. Hélas ! où sont-ils nos quinze ans ? Nous étions un petit collégien, oh ! tout petit, petit, car aux exercices de cadets du mercredi après-midi, nous avions tant de peine à marcher au pas qu'on nous plaçait toujours en « file creuse ».

Ah ! ce Tir fédéral de Lausanne a laissé, en général, de bons souvenirs. Louis Ruchonnet en était le président. Dans son discours du jour officiel du Tir fédéral d'Aarau, il y a un mois, M. Chuard, président actuel de la Confédération, en a évoqué le souvenir.

« Je ne sais, chers Confédérés, a-t-il dit, si je me fais illusion, mais il me semble retrouver à ce Tir fédéral de 1924 quelque chose de l'esprit qui animait le premier auquel j'ai assisté, celui de 1876, à Lausanne, que présidait L. Ruchonnet, mon illustre concitoyen vaudois. Et il me sera permis, sans doute, de rappeler à cette occasion à nos confédérés argoviens un souvenir personnel qui me paraît avoir sa place dans cette cérémonie.

» A la journée officielle du Tir fédéral de Lausanne assistait, comme président de la Confédération, votre grand concitoyen, qui fut aussi un des grands magistrats de notre pays, Emile Welti, auquel j'eus l'honneur de serrer la main, présenté par mon père, le colonel J.-L. Chuard, un de ses amis et camarades militaires.

» J'ai entendu son discours à la tribune officielle, et je me souviens des paroles élevées qu'il consacrait aux événements récents, en exprimant à la fois son respect des décisions populaires, et sa tristesse au sujet des plus récentes. Il s'agissait du premier exercice du droit de referendum et du rejet de lois fédérales auquel il avait abouti.

» Aujourd'hui, chers confédérés argoviens, et par le libre jeu de nos institutions, c'est un Vaudois qui vient vous rappeler le nom du grand homme d'Etat que vous avez donné à la Confédération, de celui qui, avec le général Hans Herzog, Argovien lui aussi, chef militaire aimé et respecté de tout un peuple, a préparé l'organisation militaire encore en vigueur aujourd'hui dans ses lignes principales, l'organisation grâce à laquelle, avec l'aide de la Providence divine, l'armée suisse a pu, en quelques jours, couvrir nos frontières et les protéger durant la formidable guerre qui sévissait autour de nous.

» Le président Emile Welti exprimait à Lausanne, en 1876, avec son respect de la volonté populaire, sa tristesse au sujet du résultat négatif, conséquence du premier exercice du referendum, des votations qui se succédèrent après la